

malade et le numéro de la rue où j'étais appelé, je m'apprêtais à partir prenant sur moi tout ce qui serait nécessaire. En même temps je me plaignis à cette dame de ce qu'on n'avait pas choisi une heure moins tardive et plus raisonnable pour me prévenir. Toutefois m'apercevant que mes paroles, quoique simples et douces, semblaient lui faire de la peine, je changeai de ton, car, sans doute, j'avais pris celui d'un homme harassé de fatigue.

« Je serai auprès de vous en moins de vingt minutes, lui dis-je, vous pouvez compter sur ma présence et mon secours immédiat.

— Que Dieu récompense votre charité, soupira la visiteuse, qui semblait vivement affectée du danger de mort où se trouvait le malade, et qu'il daigne vous bénir à l'heure de votre mort, pour votre charité ! »

Je me fis répéter le nom de la rue, le numéro, et le nom du malade, car ce nom m'était inconnu, et mon interlocutrice ne l'était pas moins. Quoi qu'il en soit, en moins de vingt minutes, je fus prêt et quittai le presbytère pour remplir ma mission de charité.

\*.\*.\*

C'était une froide nuit de novembre, et bien que ce fût un samedi, il y avait peu de monde dans les rues, car le brouillard était très épais... Enfin, après avoir marché quelque temps, j'arrivai à la maison indiquée et je sonnai. Une vieille femme se présente :

« N'y a-t-il pas ici quelqu'un de très malade ? lui demandai-je.

— Pas ici, Monsieur, pas dans cette maison. Il n'y a personne dans ce cas.

— En êtes-vous bien sûre ? lui dis-je. Car une dame vient de me demander à l'instant pour un homme qui touche à sa fin. Je viens de la chapelle catholique et la personne qui m'a fait demander a beaucoup insisté.

— Tout le monde va fort bien ici, monsieur ; il n'y a ni malades, ni mourants, mais je ne connais pas nos voisins. On vous a mal indiqué le numéro. »

Faisant mes excuses à la servante de l'avoir dérangée, j'allais rentrer chez moi, lorsqu'un jeune homme sortit d'une